

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection 1840 \(février-octobre\) :](#)
[L'Ambassade à Londres](#)[Item 336. Londres, Dimanche 5 avril 1840, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

336. Londres, Dimanche 5 avril 1840, François Guizot à Dorothee de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

9 Fichier(s)

Les mots clés

[Ambassade à Londres](#), [Autoportrait](#), [Diplomatie](#), [Famille Guizot](#), [Jardin des plantes](#), [Portrait](#), [Protestantisme](#), [Relation François-Dorothee \(Dispute\)](#), [Réseau social et politique](#), [Sciences](#)

Relations entre les lettres

Collection 1840 (février-octobre) : L'Ambassade à Londres

Ce document est une réponse à :

[336. Paris, Vendredi 3 avril 1840, Dorothee de Lieven à François Guizot](#)

Collection 1840 (février-octobre) : L'Ambassade à Londres

[339. Paris, Mardi 7 avril 1840, Dorothee de Lieven à François Guizot](#) est une réponse à ce document

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1840-04-05

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit M. O'Connell est parfaitement ce que j'attendais

Information générales

Langue

- Anglais
- Français

Cote891-892-893, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 4

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription336. Londres, Dimanche 5 avril 1840

10 heures

M. O'Connell est parfaitement ce que j'attendais. Peut-être l'ai-je vu comme je l'attendais. C'est toujours beaucoup de répondre à l'attente. Grand, gros robuste animé, l'air de la force et de la finesse; la force partout, la finesse dans le regard prompt et un peu détourné, mais sans fausseté ; point d'élégance, et pourtant pas vulgaire, des manières un peu subalternes et en même temps assez confiantes quelque arrogance même, quoique cachée. Il est avec les Anglais, Lord Normanby, Lord Palmerston, Lord John Russell, Lord Duncanmon, qui étaient là, d'une politesse à la fois humble et impérieuse ; on sent qu'ils ont été ses maîtres et qu'il est puissant sur eux, qu'il leur a fait et qu'ils lui font la Cour. Soyez sûre que je n'invente pas cela parce que cela doit être. Cela est. L'homme, son attitude, son langage, ses relations avec ceux qui l'entourent tout cela est plein de vérité, d'une vérité complète et frappante. Il était très flatté d'être invité à dîner avec moi.

Je lui ai dit quand on me l'a présenté : "Il y a ici, Monsieur deux choses presque également singulières, un Ambassadeur de France Protestant, un membre catholique de la Chambre des communes d'Angleterre. Nous sommes vous et moi deux grandes preuves du progrès de la justice et du bon sens." Ceci m'a gagné son cœur. Il n'y avait à dîner que Lord J. Russell, Lord Duncanmon, Edward Ellice et sa femme, M. Charles Buller et M. Austin. Mistress Stanley hésitait à inviter quelques personnes pour le soir. Elle s'est décidée et a envoyé ses petites circulaires. Sont arrivés avec empressement Lord et Lady Palmerston, Lord Normanby, Lord Clarendon, l'évêque de Norwich, Lady William Russell, etc, etc.

En sortant de table, un accès de modestie a pris à M. O'Connell ; il a voulu s'en aller.

"Vous avez du monde » il a dit à M Stanley.

-Oui, mais restez, restez. Nous y comptons."

-Non, je sais bien.

-Restez, je vous prie." Et il est resté avec une satisfaction visible mais sans bassesse. Lady William Russell qui ne l'avait jamais vu, m'a demandé en me le montrant. - C'est donc là M. O'Connell, et je lui ai dit "Oui" en souriant d'être venu de Paris pour le lui apprendre.

-Vous croyez peut

être, m'a-t-elle dit, que nous passions notre vie avec lui.

- Je vois bien que non."□

Ils étaient tous évidemment bien aises d'avoir cette occasion de lui être agréables ; lui bien aise en profiter. Il a beaucoup causé. Il a raconté les progrès de la tempérance en Irlande, les ivrognes disparaissant par milliers, le goût des habits un peu propres et des manières moins grossières venant à mesure que l'ivrognerie s'en va.

Personne n'osait ou ne voulait élever de doute. Je lui ai demandé si c'était là une bouffée de mode populaire ou une réforme durable. Il m'a répondu avec gravité : " Cela durera ; nous sommes une race persévérante, comme on l'est quand on a beaucoup souffert. "

Il prenait plaisir à s'adresser à moi, à m'avoir pour témoin du meilleur sort de sa patrie et de son propre triomphe. Je suis sorti à onze heures et demie et sorti le premier, laissant M. O'Connell au milieu de quatre ministres Anglais et de cinq ou six grandes Dames qui l'écoutaient ou le regardaient avec un mélange comique de curiosité et de hauteur, de déférence et de dédain. Ceci ne tirera point à conséquence ; O'Connell n'entrera point dans la société anglaise. C'est un spectacle curieux qu'on a voulu me donner. On y a parfaitement réussi ; d'autant mieux qu'à part moi, tous étaient acteurs.

4 heures et demie

Je reviens du Zoological garden. Il fait un temps admirable. Le printemps commence. Il y a bientôt trois ans, par un bien beau temps aussi, nous étions ensemble au Jardin du Roi. Ce souvenir m'a frappé en me promenant dans le Zoological garden, et ne m'a pas quitté depuis.

Vous avez raison pour les dîners. Le 1er Mai ne compte pas, et le dîner Tory ne peut venir qu'après un pur dîner whig. Je rétablirai cet ordre. Mais il n'y a pas moyen de donner aucun dîner un peu nombreux avant le 1er mai. On entre dans la quinzaine de Pâques. Beaucoup de gens s'en vont. Je n'aurais pas qui je voudrais même dans le corps diplomatique. D'ailleurs, pour le 1er Mai le corps diplomatique me convient, huit ministres, et trois ou quatre grands seigneurs. J'espère que le service ira assez bien. Mon maître d'hôtel est excellent.

J'ai écrit en effet à Mad. de Meulan que je ne pouvais la faire venir en Angleterre avec ma mère et mes enfants. Son chagrin, est grand et je m'en afflige, car j'ai pour elle de l'amitié et je suis toujours très touché de l'affection. Mais je n'hésite pas le moins du monde, et la chose est entièrement convenue. Je l'ai engagé à passer une partie de l'été au Val-Richer, à y faire venir son frère et sa belle-sœur. Je crois qu'elle le fera. Personne n'est plus convaincu que moi qu'elle ne pourrait accompagner ici ma famille, sans de grands ennuis au dedans, et de graves inconvénients au dehors. Je ne veux ni condamner ma mère aux ennuis, ni encourir moi-même les inconvénients.

Je l'ai dit très franchement à Mad. de Meulan, très amicalement mais très franchement. Je suis de plus en plus du parti de la vérité.

Lundi 9 heures□

J'ai dîné hier chez lord Landsdowne, un dîner un peu littéraire, Lord Seffery, Lord Montragle Lord et Lady Lovelace, Mistress Austin, etc. De là, chez Lady Palmerston qui avait fort peu de monde. Nous avons causé assez agréablement. Lady William Russell gagne. Elle est vraiment très simple dans son savoir. Et avant-hier en entrant chez Mistress Stanley, elle est allée embrasser son beau-frère, Lord John, embrasser sur les deux joues, avec une cordialité fraternelle touchante. Lady Palmerston restera, désormais chez elle tous les Dimanches. Je vous répète qu'elle est très occupée de son mari. Ils étaient allés hier se promener tête à tête et elle se

plaint sans cesse des

Affaires et des Chambres qui prennent à Lord Palmerston tout son temps. Est-il vrai que la petite Princesse est infiniment mieux et va retourner à Vienne ?

3 heures 1/2□

D'abord, comme d'ordinaire comme toujours, je vous remercie et je vous remercie tendrement de la vérité et de votre colère, et de votre chagrin si tendre. Puis-je vous demander la permission de repousser non pas votre principe qui est excellent, mais vos conséquences qui sont extrêmes et fausses. Grondez-moi, comme on gronde un innocent ; j'ai commis par pure ignorance a blunder mais le blunder n'ira pas plus loin. Je suis ce que j'étais ; je resterai ce que je suis.

J'avais vu souvent le colonel Maberly en France chez Mad. de Broglie. Il me connaît ; il m'invite à dîner, je venais d'avoir quelque affaire avec lui pour les Postes des deux pays. Personne ne m'avait jamais parlé de Mad. Maberly. Vous ne m'aviez point dit la prophétie de M. Pahlen. J'ai dîné chez un anglais de ma connaissance, chez un membre du Parlement, chez le Secrétaire des postes anglaises sans me douter de l'inconvenance. Une fois là, le ton de la maîtresse de la maison ne m'a pas plu. Mais cela m'arrive quelquefois, même en très bonne compagnie. J'ai du regret de ma bêtise, mais point de remords. Je regarderai de plus près à mes acceptations ; mais je n'ose pas répondre de ma parfaite science. Venez. J'ajoute que si je ne me trompe cela a été à peine su, point ou fort peu remarqué. Rien ne m'est revenu. Soyez donc, je vous prie, moins troublée du passé. Et bien tranquille, sur l'avenir du moins quant à moi-même. Je reprends ma phrase. Je suis ce que j'étais et je resterai ce que je suis. Et je suis charmé que cela vous plaise. C'est une immense raison pour que j'y tienne. Mais en honneur comment voulez-vous que ces blunders-là ne m'arrivent jamais ?

J'ai bien envie de me plaindre à Lady Palmerston de ce qu'elle ne m'a pas empêché de dîner chez Mad. Maberly. Elle me répondra que je ne lui avais pas dit que Mad. Maberly m'avait invité. Croyez-moi, j'ai quelque fois un peu de laisser-aller ; mais il n'est pas aisé de me plaire, ni de m'attirer deux fois de suite chez soi. Et je suis plus difficile en femmes qu'en hommes. Et toutes les prophéties, que vous auriez mieux fait de me dire seront des prophéties d'Almanach. I will not be caught. Mais regardez-y toujours bien je vous prie, S'il m'arrive malheur, je m'en prends à vous. Et n'ayez jamais peur de me tout dire. Votre colère est vive, mais charmante. Je ne sais pourquoi je vous ai parlé de cela d'abord. C'est une nouvelle preuve de notre incurable égoïsme.

J'ai commencé par moi. J'aurais dû commencer par vous, par ce triste jour. Samedi en vous écrivant, je voulais vous en parler ; et le cœur m'a failli. De loin, avec vous sur ce sujet-là, celui-là seul, je crains mes paroles, je crains vos impressions. Je n'aurais confiance que si j'étais là, si je vous voyais, si je livrais ou retenais mon âme selon ce que j'apercevrais de la vôtre. Je me suis tu samedi, ne sachant pas, dans quelle disposition vous trouverait ce que j'aurais dit craignant le défaut d'accord entre vous et moi. Tout ce qui va de vous à moi m'importe, me préoccupe. Dearest, je vous ai vue bien triste près de moi. Ne le soyez pas, laissez la moi ; ne le soyez du moins que parce que je ne suis pas là. C'est là ce que je ne voudrais. Et cela ne se peut pas. Et dans ce moment, je ne vous dis pas la centième partie de ce que je voudrais dire.

Que le 1er juin se hâte. C'est charmant de penser que vous serez ici le 15.□

Je reviens du lever. La Reine était pâle et fatiguée. Il n'y a point d'evening party aujourd'hui. Il est convenu qu'elle ne dansera plus. Lord Melbourne observait avec une inquiétude paternelle, et visible la file des présentations, impatient d'en

voir la fin. Le Drawing-room aura lieu Jeudi.
Savez-vous qu'on dit que Lady Palmerston est grosse?[]
Adieu, Adieu. Non vous ne m'avez pas trop dit, et s'il y a quelque chose que vous ne m'ayiez pas dit vous avez eu tort. Mais vous avez eu tort aussi de croire si facilement au mal ; je veux dire au mal possible. Vraiment tort. Je finis par cette vérité. Non ; je finis par Adieu.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 336. Londres, Dimanche 5 avril 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1840-04-05

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 24/01/2026 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/216>

Copier

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur336

Date précise de la lettreDimanche 05 avril 1840

Heure10 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionLondres (Angleterre)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/09/2018 Dernière modification le 18/01/2024

Londres - Dimanche 5 Avril 1841⁸⁹¹
10 heures.

mon d'ami, M.
et d'ami

et d'ami

Il fait un bon
Il y a bonté
mari, non
le d'ami
dans le journal
m.

Dinner de 1^{er}
à 10 heures
mes 1841. De
il y a pas encore
nombreux
la quinzaine
l'air vent. Il
marche dans le
pour le 1^{er}
e couvent, tout
grande seigneurie
l'air. Une maison
ce maison que
Anglais avec
l'air est grand

M. O'Connell est parfaitement
le que j'attendais. Peut-être lui j'ai vu comme
je l'attendais, c'est toujours beaucoup de répondre
à l'attente. Grand, gros, robuste, animé, l'air
de la force et de la finesse; la force surtout
la finesse dans le regard prompt et un peu
détaché mais sans fausseté; point d'élégance
et pourtant pas vulgaire; des manières un peu
subalternes et en même temps assez confidentes,
quelque arrogance même, quoique cachée. Il
est avec le Duc de Devon, Lord Normanby, Lord
Palmerston, Lord John Russell, Lord Dunsany,
qui étaient là, d'une politesse à la fois humble
et impérieuse; on sent qu'il est le maître,
qu'il est puissant sur eux, qu'il
leur a fait et qu'il lui fait la cour. Voyez
l'air que je n'aurais pas cela par une
telle doit être. Cela est. L'homme, son
attitude, son langage, sa relation avec ceux
qui l'entourent, tout cela est plein de vérité,
d'une vérité complète et frappante. Il était
très flatté d'être invité à dîner avec moi.

Je lui ai dit quand on me la présente en-
 y a ici. J'en ai deux choses presque également
 singulières, un Ambassadeur de France Protestant,
 un membre Catholique de la Chambre des
 Communes d'Angleterre. Deux hommes, vous et moi
 deux grandes preuves du progrès de la justice
 et du bon sens. Ici m'a gagné son cœur.
 Il n'y avait à dire que Lord J. Russell Lord
 Bunsen, Edward Elia et la femme, M^{lle}
 Charles Butler et M^{lle} Ruston. Le matin même
 Miss Stanley hésitait à inviter quelques
 personnes pour le soir. Elle s'est décidée et a
 envoyé des petits circulaires. J'ai été accablé
 avec empressement Lord et Lady Palmerston,
 Lord Normanby, Lord Clarendon, l'Evêque
 de Norwich, Lady William Russell son son
 un dîner de table, un air de modestie a
 prié à M^{lle} Plonnett; il a voulu s'en aller.
 Pour avoir du monde ait a dit à M^{lle} Stanley.
 — Oui, mais restez, restez, vous y comptez —
 Non, je suis bien — Restez, je vous prie — Et
 il est resté, avec une satisfaction visible.
 Mais sans bassesse. Lady William Russell
 qui ne l'avait jamais vu, m'a demandé en
 me le montrant — C'est donc là M^{lle} Plonnett
 et je lui ai dit oui en lui montrant d'être venu

de Paris pour
 être avec les
 vie avec lui
 leur existence
 de lui être ay
 Il a beaucoup
 et la tempé-
 disparaissant
 en peu de
 venant à me
 personnes m'ont
 de lui ne de
 de toute popu-
 Il m'a répondu
 non sans
 tout quand
 prenait plaisir
 pour lui-même
 et de son pr
 à son honn
 laissant m^{lle} l
 Ministre d'Ang
 Dame qui l
 un mélange
 hauteur, de
 Ici ne le
 d'entraîner pour

présenté en H.
un peu également
aux Protestants
autres etc.
un peu et ont
de la justice
à son tour.
H. Austell son
femme, dit
Le matin encore
des quelques
de l'indépendance et à
ne accablé.
Palmerston
ou l'évêque
est un bon
modeste à
la Van aller.
à M. Stanley
comptant -
comptant -
un visiteur
à M. Austell
demandé en
M. O'Connell
aux autres etc.

de Paris pour le lui apprendre - l'un d'engins peut
être, m'a-t-elle dit, que nous passions notre
vie avec lui - Je vois bien que non - Il était
leur évidemment bien aise d'avoir cette occasion
de lui être agréable, lui bien aise de son profit.
Il a beaucoup couru. Il a raconté les progrès
de la tempérance en Irlande, les progrès
disparaissant pas militaires, le goût de baser
un peu propre et des manières moins guerrières
venant à mesure que l'ignorance s'en va.
Perronnet, m'a dit on ne voulait élever de doute.
Je lui ai demandé si c'était la une souffrance
de mode populaire ou une réforme durable.
Il m'a répondu avec gravité et bonté d'âme :
non car c'est une race persévérante comme on
l'est quand on a beaucoup souffert. Il
prenait plaisir à s'adresser à moi, à m'expliquer
pour le moins du meilleur côté de la patrie
et de son propre triomphe. Je lui sorti
à deux heures et demie et sorti le premier
laissant M. O'Connell au milieu de quatre
Ministres Anglais, et de cinq ou six grands
Dames qui l'entouraient et le regardaient avec
un mélange comique de curiosité et de
hauteur, de défiance et de dédain.

Ceci ne l'entraîna point à conséquence, O'Connell
n'entra point dans la Société Anglaise. C'est

un spectacle curieux que j'ai vu en dormant. On
y a parfaitement réussi, d'autant mieux qu'à
parce moi, tous étaient acteurs.

Le lundi et dimanche

Je reviens du Zoological Garden. Il fait un bon
admirable. Le printemps commence. Il y a bientôt
trois ans, pas un bien beau temps, mais, nous
étions ensemble au Jardin du Roi. Le dimanche
s'en frappa en me promenant dans le Zoological
Garden, et ne m'a pas quitté depuis.

Pour avoir vu tout pour le dimanche. Le 1^{er}
mai ne compte pas, et le dimanche 1^{er} mai ne
peut venir qu'après, un peu d'insouciance. Je
rétablirai cet ordre. Mais il n'y a pas moyen
de donner aucun dîner un peu nombreux
avant le 1^{er} mai. On entre dans la quinzième
de l'année. Beaucoup de gens s'en vont. Je
n'aurais pas qui je voudrais, même dans le
corps diplomatique. D'ailleurs, pour le 1^{er}
mai, le corps diplomatique me couvrait huit
mille mille, et l'on en quatre grands seigneurs.
L'opinion que le dîner ira assez bien. D'une manière
l'hôtel est excellent.

J'ai écrit en effet à M^{lle} de Montan que
je ne pouvais la faire venir en Angleterre avec
ma mère et mes enfants. Son chagrin est grand

la que j'attends
je l'attends
à l'attente.
de la force
la finesse de
delaissant ma
ce pendant
subalterne
quelque moyen
de avec les
Palmerston
qui étaient
ce impédiment
maître de y
leur a fait
d'une que je
telle soit
Attitude, donc
qui l'entraîne
d'une sorte
très flatter d

charmante.
 si parle de
 avec de notre
 pas moi.
 pas la seule
 sentiment vous
 de lui sur
 de je crains
 de
 la d'effe
 mais mon ame
 vaine. Je me
 dans quelle
 se j'aurais
 de entre vous
 à moi
 de je voudrais
 le coup par
 comme que
 est la co
 si peut par
 pas la
 avoir dire.
 amant etc
 ne s'est parle
 ming-party

et je m'en afflige car j'ai peur elle de l'amitié
 et je suis toujours très touché de l'affection.
 Mais je n'hésite pas le moins des moments et
 les choses ont été très convenues. Je l'ai engagé
 à passer une partie de l'été au Wat Aiche
 à y faire venir son frère et sa belle sœur.
 Je crois quelle le fera. Personne n'est plus
 convaincue que moi quelle ne pourrait accom-
 -pagner ici ma famille sans de grands ennui
 au dedans et de graves inconveniens au
 dehors. Je ne veux ni condamner ma mère au
 silence ni encourir moi-même le même sort.
 Je lui dit les franchises à mad' de Montau,
 très amicalement mais très franchement. Je suis
 de plus en plus sûr de la vérité.

Amour q'heure

Elle dit bien cher lord & ambassadeur en disant
 un peu l'histoire. Lord Jeffery lord Montagu
 lord et lady d'Arden. Missis Austin de la
 chez lady Palmerton qui avait fait par de monde.
 Nous avons causé assez agréablement. Lady
 William Russell y a été. Elle se vaimeur les
 d'après dans son jardin. Et nous ont bien en entrant
 chez mistress Stanley, elle est allée embrasser son
 beau père lord John embrasser sur le deux jours
 avec une cordiale et paternelle touchante. Lady
 Palmerton restera ici, mais chez elle tous les

Vincennes. Je vous répète quelle est très occupée
de son mari. Et étaient allés hier de provisions
tous à l'école, et elle de pleurer dans une
affaire et de l'ambulance qui procurent à leur
tous son trist.

Est-il vrai que la petite Rivette est infirme et ne pourra
rien et va retourner à Brème?

Adieu Ys

Petard, comme d'habitude comme toujours je
vous salue et je vous remercie tendrement de
votre lettre et de votre sollicitude et de votre chagrin et
tendresse. Mais je vous demande la permission de
vous dire, sans vous en faire une affaire, que c'est
votre bien-aimé qui est malade et souffrant
depuis quelques jours, comme un jeune homme innocent et
courageux pour vous ignorer et blâmer, mais le
blâmer bien pas plus loin. Je suis en ce moment
indigné et que je suis. J'ai vu souvent le
colonel Mahodby en Brème, chez moi et d'ailleurs.
Il me connaît, et m'intéresse à l'extrême. J'ai
quelques affaires avec lui pour le reste de l'année
prochaine. Personne ne m'a écrit jamais par
Mahodby Mahodby. Vous ne m'avez point dit la
prophétie de St. Paulin. J'ai bien chez moi
anglais et ma connaissance, chez un certain
Pahmon, chez le secrétaire de l'ambassade anglaise,
et une ma dante de l'ambassade, une fois la
le ton et la manière de la maison ne m'a pas

plus. Mais cela
bonne compagnie
jeune de Brème
me acceptation
ma parfaite
fais pour Brème
donc, je vous
bien tranquille

adieu. Je vous
que j'étais et
bien chagrin et
immense plaisir
homme comme
de m'occuper
pleurer et de
ma pas en
elle me rappelle
que moi. Ma
longue moi
aller, mais il
m'attire. Vous
plus difficile
les prophètes
lire, comme de
par le sang
je vous prie
prieux à vous.

[illegible]

deux. Votre salon est très, mais charmant.

Je ne sais pourquoi je vous ai parlé de
cela d'abord. C'est une nouvelle preuve de notre
incroyable égocisme. J'ai commencé par moi.
J'aurais dû commencer par vous, par la triste
sœur, samedi, en vous écrivant, je voulais vous
en parler, et le voilà maintenant fait. Revenez, vous
vous êtes déjà dit là, tout là-bas, je crains
mes paroles, je crains vos impressions. Je
n'aurais pas dû dire que si j'étais là, si je
vous voyais, si je lisais ou retournais mon ami
selon le que j'appréhendais de la voir. Je me
suis tu samedi, ne sachant pas dans quelle
disposition vous trouverait ce que j'aurais
dit, craignant le dessein d'arriver entre vous
et moi. Tout ce qui va de vous à moi
m'importe, me préoccupe. Samedi, je vous ai
vue bien triste près de moi. Ne le voyez pas.
Laissez-moi moi, ne le voyez du moins que
parce que je ne suis pas là. C'est là ce
que je ne voudrais. Et cela ne se peut pas.
Et dans ce moment, je ne vous dis pas la
même chose de ce que je voudrais dire.
Donc le 1^{er} dimanche de l'été. C'est charmant de
penser que vous serez ici le 15.

Je reviens du lieu. La divine stat. pale
et fatiguée. Il n'y a point d'evening-party

Je ne suis aff
Je suis la
Mais je n'ai
la chose est
à passer une
à y faire ven
Je crains qu'elle
certainement qu
épargner ici
au delà de
dehors. Je ne
certainement ni en
Je l'ai dit to
les amicalité
de plus en plus

J'ai dit le
un peu better
bord de l'été
chez Lady Dal
Doux amour
William Hunt
simple dans
une maison
beau jardin
avec une cour
Salisbury

893 B

aujourd'hui. Il est convenu qu'elle ne dansera
plus. Lord Melbourne observe, avec une
inquiétude paternelle et visible, la fin de
présentation, impatient d'en voir la fin de
Drawing room avec lui lundi.

Savez-vous, qu'on dit que lady Palm-stone ne
grosit ?

Adieu, adieu. Non, vous ne mavez pas trop
dit, ce dit y a quelque chose que vous ne mavez
pas dit, vous n'êtes en terre. Mais vous n'avez
pas aussi de voir si facilement au mal,
je vous dirai au mal possible. Orsieur tout.
Je finis par cette visite. Non ; je finis par
Adieu.